

CONFERENCE DE CHARLES MELMAN, LE 20 SEPTEMBRE 2019 A L'ALI LA NEVROSE DE FREUD

A partir d'un texte de 1936 qui est la contribution de Freud à l'ouvrage publié en l'honneur de Romain Roland. Romain Roland était un écrivain de langue française populaire à l'époque, en tout cas fort connu, qui a écrit une longue série qui n'est plus lue aujourd'hui qui s'intitule, si mon souvenir est bon, « *Jean-Christophe* », et qui avait pour vocation de veiller sur l'union des peuples européens et en particulier sur l'amitié à entretenir entre la France et l'Allemagne. C'était donc un esprit qui oeuvrait en faveur de la constitution d'une Europe pacifiée. Il a bénéficié d'un prestige et d'une autorité évidemment inefficace comme on le sait, mais en tout cas Freud a sûrement été honoré d'être invité à contribuer à cet ouvrage parmi des signataires illustres. Il n'a pu manquer de considérer cette invitation comme une promotion, et l'entrée dans un monde qui était celui de la reconnaissance publique.

Le texte qu'il envoie pour cet ouvrage, s'appelle « *Trouble de mémoire sur l'Acropole* ». L'Acropole, comme vous le savez, étymologiquement, c'est la ville qui est au sommet. Et voilà donc Freud, qui, à l'occasion de cet article, va se vivre comme étant propulsé au sommet du sommet. Trouble de mémoire sur l'Acropole, ce qui en allemand est écrit *Errinerungsstörung*, et il vaudrait mieux que cette traduction française dise avec une traduction imagée « y a de la friture sur la ligne qui branche sur la mémoire ». D'ailleurs, le terme de *störung* désigne la friture sur la ligne téléphonique. Et il commence cet article époustouflant, car je ne crois pas qu'il soit souvent déchiffré, en disant dans son adresse à Romain Roland, que son but, à Freud, a été de « mettre à nu les mécanismes actifs » du psychisme, et ceci à l'occasion d'observations faites en propre sur sa personne à lui, puis sur d'autres et enfin, dit Freud, « par un audacieux empiètement sur l'espèce humaine toute entière ». C'est évidemment la question.

C'est évidemment la question, puisque nous ne pouvons douter à aucun moment que l'écriture d'un article théorique est forcément guidé par le savoir névrotique du sujet, et que dans la mesure où le résultat ne sera pas à proprement parler scientifique, c'est à dire universalisable effectivement, la question est de savoir ce que cet article doit au fantasme propre à l'auteur, ou bien ce qu'il doit à des relations inconscientes ayant valeur universelle, s'il en est. En tout cas, vous le voyez, ce n'est pas par caprice, ce n'est pas un hasard si Lacan a voulu que les articles de Scilicet ne soient pas signés, autrement dit, qu'ils se présentent comme détachés des préoccupations névrotiques singulières, et que d'emblée ils prétendent, ou ils essaient de se réclamer d'une écriture qui vaudrait pour tous.

Pour évoquer la névrose de Freud, autrement dit le fait de savoir si son élaboration théorique relève effectivement de la singularité de son psychisme, ce que disait Jung nommément, ou bien, de savoir si effectivement ce qu'il a tracé est universalisable comme il le présente à Romain Roland, je vais me servir de trois textes.

Le premier me sert purement d'introduction et sera très rapide, le rêve bien connu de l'Injection faite à Irma. Le deuxième texte est un texte qui porte sur les Souvenirs-écrans, Denk errinnerungen, et qui m'avait déjà, il y a bien longtemps fortement intrigué et arrêté. Et puis enfin, le dernier texte sur lequel je vais m'appuyer et que j'ai déjà indiqué dans le préambule, ce texte est : Troubles de mémoire sur l'Acropole, « y a de la friture sur la ligne de la mémoire ».

Le rêve de l'Injection faite à Irma, je m'en servirai surtout pour nous donner un peu d'audace, c'est à dire pour constater de quelle manière ce qu'il y a de crypté dans ce rêve est resté crypté sous nos yeux, sous nos yeux attentifs, perspicaces, aveugles, tout ce qu'on voudra, jusqu'à maintenant. (in Interprétation des rêves PUF, p99)

Vous connaissez, je ne vais pas reprendre ce rêve dont nous sommes sensés avoir maintes fois dégusté la saveur bizarre, pour remarquer simplement notre pusillanimité et celle de Freud qui, s'il avait complètement déchiffré son rêve ne l'aurait sûrement pas exhibé comme il l'a fait, et Lacan qui ne semble pas non plus en avoir fait son potage. Et donc remarquer simplement combien finalement nous partageons la solidarité dans le goût du maintien d'un voile. Ce fameux voile qui justement est dans la gorge d'Irma et que Freud essaie de diagnostiquer afin de savoir : mais qu'est-ce qu'une femme a au fond de la gorge ? Qu'est-ce qui est le secret de son dire ? Qu'est-ce qu'elle veut ?

Elle a dans son rêve, comme l'ORL qui est son copain Fliess a regardé au fond de sa gorge : qu'est ce qui reste caché chez une femme et qui la rend malade ? Je vais très, très vite, et vous m'accorderez le fait que, ce qui se trouve aussitôt justifié par le fait que bizarrement au fond de sa gorge il va trouver des cornets nasaux, qu'il y a du nez au fond de sa gorge, ce qui est quand même bizarre mais quand on sait que ces cornets, ce nez, dans les échanges qu'il a avec Fliess, c'est-là du sexuel. Il y a du sexuel au fond de la gorge d'Irma. Ce sexuel à la fois caché mais aussi représenté par un voile blanchâtre. Irma est pâle et a l'air un peu bouffie, comme Martha lorsqu'elle est enceinte. Et puis, Irma ne veut pas ouvrir la bouche. Ça ne lui plaît pas d'ouvrir la bouche à Irma.

Alors que le problème de Freud, comme nous le savons, est celui de l'insatisfaction sexuelle résiduelle en tant qu'elle est cause de l'angoisse et qu'elle est cause des névroses. Or, Martha, comme on le sait, est à cet égard en difficulté du fait que ses grossesses répétées l'épuisent, et que d'autre part, son amour de mari refuse le coïtus interruptus, puisque ce serait au moins pour lui source d'angoisse, et qu'il y a donc avec elle un dilemme dont, après tout, c'est tellement trivial, dont la résolution risque facilement de passer par le fait qu'une femme accepte d'ouvrir la bouche, quitte à ce qu'il y en ait des résidus blanchâtres au fond de la gorge. Mais, attention ! Si c'est ce que font ses copains, ses deux copains médecins qui interviennent et qui eux, se permettent des injections sales, lui, Freud, attention ! L'aseptie d'abord. Autrement dit, il n'est pas question que Freud se livre ainsi à des manœuvres septiques.

Autrement dit, fin du rêve : je ne suis pas responsable de l'insatisfaction et des malaises de Martha, ne serait-ce que parce que premièrement elle refuse d'ouvrir la bouche, deuxièmement, il n'est pas question que j'en abuse. Finalement si elle est malade, ce n'est vraiment pas de ma faute. Ce qui pour un rêve est bien le minimum qu'il puisse assurer.

Si je démarre par cette petite affaire, c'est pour simplement souligner ce fait, que la lecture que je vous en donne ne fait pas de doute. Si vous-même prenez la peine de le relire, vous verrez : c'est comme ça. Et que néanmoins, nous sommes solidaires pour en préserver le voile. Ce fameux voile qui intrigue Freud quand il est au fond d'une gorge féminine. C'est ce même souci, cette même pusillanimité qui fait que l'analyse de la névrose freudienne, en tant qu'elle risque d'être directrice de sa théorisation, cette analyse ne semble pas encore avoir été mise au jour. Il y a des centaines d'ouvrages là dessus. Il y en a un français que je vous recommande pour mesurer jusqu'à quel point peut aller, je ne sais pas comment la qualifier, comme là je suis pusillanime, je mets des petits points, je ne dis pas, et j'ajoute « mentale », la (quelque chose) mentale. C'est l'ouvrage d'Anzieux qui s'appelle auto-analyse de Freud, il faut lire ça pour voir de quelle manière on peut confondre l'analyse avec le fouille-merde. Ce n'est quand même pas tout à fait la même chose. C'est pourquoi, si ce thème nous intéresse, ce n'est pas pour aller fouiller les draps de Freud mais pour savoir de quelle manière ça nous concerne, et savoir comment nous-même nous orienter.

Les deux textes sur lesquels je vais m'appuyer ont ceci de remarquable que quoique très à distance dans leurs publications, ils comportent tous les deux le terme de *erinnerung*. Sur les souvenirs-écrans, 1899, *Über deckerinerrungen*, bonne traduction,

souvenir-écran. Et puis 1936, « *Eine erinnerungsstörung auf der Akropolis* ». A près de 40 ans de distance, ils concernent tous les deux la mémoire. (in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, p113-132)

Le souvenir-écran est donc celui que lui fournit un jeune homme talentueux de 38 ans qui est lui-même, Freud, où il raconte ceci ; voilà comment il dépeint la scène de ce souvenir écran :

« Je vois une prairie carrée (un écran, c'était avant la télé et avant le cinéma) un peu en pente, verte et herbue. Dans ce vert, beaucoup de fleurs jaunes. De toute évidence du pissenlit commun. En haut de la prairie, une maison paysanne ; debout devant la porte, deux femmes bavardent avec animation : la paysanne coiffée d'un foulard, et une nourrice. Sur la prairie, jouent trois enfants ; je suis l'un d'eux. (Il se voit sur l'écran). Je suis l'un d'eux âgé de deux à trois ans (c'est précoce). Les deux autres sont mon cousin qui a un an de plus que moi (c'est vrai, Freud avait un neveu qui avait... laissons, son « cousin » John) et sa sœur (qui s'appelait Pauline) ma cousine, qui a presque exactement mon âge. Nous cueillons les fleurs jaunes et tenons déjà à la main un certain nombre de fleurs déjà cueillies. C'est la petite fille qui a le plus joli bouquet mais nous, les garçons, (*die buben*, les petits gars) nous lui tombons dessus, comme d'un commun accord et nous lui arrachons ses fleurs. Toute en pleurs, elle remonte la prairie en courant et pour la consoler, la paysanne lui donne un gros morceau de pain noir. A peine avons-nous vu cela que nous jetons nos fleurs et nous précipitant nous aussi vers la maison, nous réclamons du pain à notre tour. Nous en obtenons également ; la paysanne coupe la miche avec un grand couteau. Le goût de ce pain dans mon souvenir est absolument délicieux et là-dessus la scène prend fin ».

Alors, le petit détail dans ce souvenir écran, c'est que les pissenlits en allemand ça se dit *löwenzahn*, c'est à dire dents de lion. Et d'ailleurs en anglais, je crois bien que les pissenlits s'appellent dents de lion. Dents de lion, les pissenlits. Et puis ce fameux pain que distribue la paysanne, c'est *landbrot*, c'est le pain de campagne, mais c'est aussi bien le pain-terrain, le terrain comme pain, *landbrot*.

Il ajoutera ceci, bien sûr, « notre manque de gentillesse à l'égard de la petite fille ». Il s'interroge sur le fait de savoir pourquoi le jaune du pissenlit, du *löwenzahn*, des dents du lion, pourquoi ce jaune « ait alors tant plu » à ses yeux ? Et puis pourquoi est-ce que ce pain « lui a paru d'un goût tellement meilleur qu'à l'ordinaire, qu'il en ait résulté une impression ineffaçable ? » Il a l'impression qu'il y a quelque chose dans cette scène qui ne va pas.

Le jaune des fleurs se détache beaucoup trop fort. Et le bon goût du pain lui apparaît aussi outré, comme dans une hallucination. Et cela lui rappelle des tableaux qu'il a vu un jour dans une exposition burlesque dans laquelle certains éléments, naturellement les plus inconvenants, par exemple les tournures des dames peintes, étaient représentés en relief au lieu d'être peints. Et ce brave jeune homme qui est donc Freud lui-même et qui s'adresse à Freud lui-même, dit : « Pouvez vous m'indiquer une voie qui conduise à l'éclaircissement ou à l'interprétation de ce souvenir d'enfance perdu ? »

Avec beaucoup de doigté, Freud lui demande à quel âge ce souvenir lui est revenu, s'il l'a eu en continuité depuis l'enfance ou s'il est apparu à un moment donné. Oui, il est apparu bien plus tard, très précisément à dix-sept ans. A dix-sept ans, parce qu'à dix-sept ans, il est retourné là-bas. Il est retourné là-bas dans ce *land*, dans ce coin que sa famille avait dû quitter après la faillite paternelle. Il y est retourné dans une famille amie autrefois et qui elle, avait su développer une prospérité. Et puis, il avait dix-sept ans, il est tombé amoureux de la fille de cette famille qui en avait quinze, Gisela Flüß. On peut remarquer mais ça n'a pas grand intérêt, que ce n'est pas très loin du nom de son copain Fliess. « Si seulement il n'y avait pas eu cette faillite, dit ce jeune homme, si seulement j'étais resté dans mon pays natal, si seulement j'avais grandi dans cette campagne, si j'étais devenu aussi robuste que les jeunes gens de la maison, frères de la bien-aimée, et si j'avais ensuite repris la profession de mon père et finalement épousé la jeune fille qui bien sûr au cours des ans serait devenue tout à fait intime avec moi ! »

« La couleur jaune du vêtement que portait cette jeune fille à l'occasion de leur première rencontre me fait l'effet que je revoyais cette couleur » et ça ressemble à la remarque qui était qu'il doit y avoir une relation entre le jaune du vêtement de la jeune fille et le jaune exagérément soutenu des fleurs de la scène d'enfance.

Ce souvenir-écran sentant sa pusillanimité est sans difficulté comme étant de façon fort claire, la scène du fantasme originel, c'est à dire celle qui vient mettre en image ce qui a été perdu. Je passe sur le fait que les dents de lion, que la couleur jaune, que même pourquoi pas, ce *landbrot*, ce pain de campagne, évoquent parfaitement ce qui aurait été une terre originelle et où justement - moi, je vais le poétiser comme ça - où la castration aurait été l'effet de dents de lion et où effectivement cette couleur jaune qui revient avec insistance dans ce fantasme aurait souligné ce qu'il en était de la spécificité de ce pays d'origine. Nous savons qu'en réalité Freud et sa famille ont quitté leur Moravie natale pour gagner Vienne après la faillite du père et ont longtemps vécu à Vienne. -Quand il a dix-sept ans et retourne là bas, il est le

garçon d'une famille pauvre, et garçon sans avenir tracé. Et nous voyons l'émergence de ce qui a été un *land* d'origine mais qui dans ce fantasme prend cette coloration jaune singulière et cette animation par des dents de lion et qui en même temps apparaissent de façon tellement évidente comme le « plus », quasiment hallucinatoire, c'est à dire les *löwenzahn*, les dents de lion, le goût du pain... J'avais fait remarquer il y a très longtemps qu'en allemand, je ne suis pas allé le rechercher de nouveau, mais le terme qu'utilise Freud pour dire le goût de ce pain c'est *köstet*, ce qui signifie le goût particulier d'un produit sauf que si vous enlevez le tréma vous avez du même coup le verbe qui signifie coûter, *kosten*.

Et donc, la pente quasiment naturelle où l'on est mené pour voir que ce qui est perdu pour ce jeune homme qui se confie à Freud et qui est donc lui même, Freud, fonctionne comme la terre originelle et qui fait de lui, ce jeune homme pauvre et qui dans le champ de la réalité se trouve marginalisé, mal vu, éventuellement exclu, refusé, peut-être précisément à cause de sa couleur, le jaune est mal vu. C'est étrange que ce qui puisse fonctionner comme objet perdu puisse venir figurer dans un fantasme comme étant la terre d'origine, celle qui lui aurait valu si cette terre d'origine avait été maintenue, lui aurait valu la fortune, le sexe, la reconnaissance d'autrui, la reconnaissance par autrui.

Si on laisse ce souvenir écran et que l'on va donc vers ce texte, trente années plus tard, Trouble de mémoire sur l'Acropole, « y a de la friture sur la ligne qui relie à la mémoire » ; où vous devez chercher longtemps pour savoir ce que Freud peut bien entendre par trouble de la mémoire dans cette affaire, ça ne paraît pas du tout du tout évident. C'est tout à la fin du texte que vous trouvez quelque chose d'assez bizarre mais j'y reviendrai, ce n'est pas l'essentiel. (in Résultats, idées, problèmes II, PUF, p221-232)

Quoiqu'il en soit, la scène se déroule de la façon suivante : il est avec son frère à Trieste, à la fin du mois d'août pour, selon l'habitude, passer quelques jours de vacances seul avec lui. C'est étrange que les vacances consistent à aller faire une balade avec son frère ; et régulièrement dans les pays latins ou grecs, ce qui était la destination obligée de tout allemand cultivé. C'était vécu, je me permets de le dire, comme un retour aux origines, parce que les allemands, comme vous le savez, se posaient comme étant les héritiers des grecs.

Donc, il est à Trieste avec son frère et ils sont chez un ami et ils lui racontent qu'ils sont en route pour Corfou et cet ami leur dit « Mais qu'est-ce que vous allez foutre à Corfou ? ça n'a pas d'intérêt. Mais allez donc à Athènes ! » C'est toujours ça qui

est merveilleux, n'est ce pas ? Le destin comme ça qui apparaît ; un messager « Mais allez donc à Athènes ! »

On est parti, on a pris des billets pour Corfou avec la Loyd, bonne compagnie, et puis, « Allez donc à Athènes ». Et alors, ils ressortent de chez cet ami et ça ne les amuse vraiment pas cette histoire. D'abord parce que bizarrement ils se sentent tenus d'aller à Athènes, et que ça ne leur inspire vraiment aucune gaîté.

Et puis finalement donc, puisque ça a été dit ; c'est absolument comme pour l'Homme aux rats, qui ne savait pas s'il devait aller à Vienne ou aller rembourser la postière de 3,80 florins et puis, il y a l'employé de chemin de fer qui dit « Le train part dans dix minutes » et hop, c'est le train pour Vienne, et donc il part pour Vienne puisque l'employé a dit que...

Donc, ils partent pour Athènes. Et avec, ce qui est admirable, le surgissement de ce sentiment d'inquiétante étrangeté. Ah bon ? ça existe vraiment alors ? Parce qu'ils en avaient évidemment les gravures, ce qu'on voit du haut de l'Acropole. Ça existe vraiment comme on nous l'a appris à l'école ! Ce qui est drôle, je vous le dis en passant, c'est que les voyages en Italie de Goethe commencent comme ça ; il se demande, il a les gravures des sites réputés dans son couloir, et il se pose la question de qu'est ce que ça va me faire de les voir en réalité ? Pourquoi les voir en réalité du moment que je les ai là en images. Pourquoi faire le voyage ? Et puis, ça va très loin puisque, à la limite, c'est comme si, dit-il, en exagérant un peu, tout se passait comme si quelqu'un qui se promenait en Ecosse sur les bords du *Lochness*, voyait tout à coup devant lui le corps célèbre du monstre jeté sur le rivage. C'est une comparaison sensationnelle parce qu'après tout, je crois qu'Athènes existe dans la réalité, le monstre du *Lochness* j'en suis moins sûr.

Et donc, dit-il, ça doit être que, au fond, quand j'ai étudié ça au lycée je ne devais pas y croire, ou alors, et là on passe à l'anglais - c'est toujours intéressant quand on passe à une langue étrangère - il dit : « finalement c'est un cas de « *too good to be true* », trop bon pour être vrai. Comme quoi, vous voyez, on reconnaît le vrai à ce que ce n'est pas trop bon, parce que si c'est trop bon... ! Ou encore, c'est comme quelqu'un qui a gagné le gros lot ou obtenu un prix, ou pour une jeune fille quand l'homme secrètement aimé, a demandé sa main à ses parents, etc...

Alors dit-il, vraisemblablement - écoutez cette interprétation à la noix - « Si je ne suis pas digne d'un pareil bonheur, c'est sans doute que je ne le mérite pas ! Mais au fond, nous savons depuis longtemps que le destin dont on attend un mauvais traitement est la matérialisation de notre conscience, de ce sévère surmoi qui est en nous et dans lequel s'est déposée l'instance répressive de notre enfance ».

Autrement dit, c'est comme si découvrir Athènes en vrai c'était quasiment - non mais attendez ! - quasiment incestueux ! C'est vraiment ce qu'il ne fallait pas !

Alors, (là aussi, il y a quelque chose de très joli !) il dit que finalement, le contenu de la pensée devant ce spectacle, c'est finalement un refus de croire. « D'après le témoignage de mes sens, je suis maintenant sur l'Acropole, seulement je ne peux pas le croire ». C'est le processus même de la croyance qui se trouve dans cette situation, barré. Je ne peux plus y croire, je ne peux pas le croire. Et la croyance étant fondée justement sur tout autre chose que ce réel qui vient ainsi boucher la vue.

« Ces sentiments d'étrangeté sont des phénomènes bizarres et encore bien peu compris. Ils jouent un peu le rôle des hallucinations accidentelles chez les gens sains ; ou bien une partie de la réalité nous apparaît comme étrangère, ou bien c'est une partie de notre propre moi » et je passe, pour aller au but de ce que je souhaite vous dire, je passe sur la différence entre le sentiment d'étrangeté proprement dit et la dépersonnalisation, tout cela est absolument passionnant. Et il va conclure ainsi, et c'est là qu'on voit la justification de son titre : « Mon expérience sur l'Acropole aboutit bien à un trouble de la mémoire, à une falsification du passé. Il n'est pas vrai que pendant mes années de lycée je n'ai jamais douté de l'existence réelle d'Athènes. Je doutais seulement de voir jamais Athènes de mes propres yeux. Aller si loin, faire si bien mon chemin, me paraissait hors de toute possibilité. Ce sentiment était lié à l'étroitesse et à la pauvreté de nos conditions de vie dans ma jeunesse. Et sûrement mes rêves de voyage exprimaient aussi le désir d'échapper à l'atmosphère familiale, ce même désir qui pousse tant d'adolescents à faire des fugues. J'avais depuis longtemps démêlé qu'une bonne part de mon envie de voyager tenait à ce désir d'une vie libre, autrement dit à mon mécontentement au sein de ma famille ». Au sein de ma famille, celle que nous avons vu se mettre en place dans le souvenir-écran, celle qu'il est venu rejoindre avec les bénéfiques que nous avons vu.

« Ce jour-là sur l'Acropole, j'aurais pu dire à mon frère : te souviens-tu de notre jeunesse ? Tous les jours nous faisons le même chemin pour aller au lycée. Le dimanche nous allions sur le *prater* ou dans un coin de campagne que nous connaissions déjà si bien. Et maintenant, nous sommes à Athènes. Nous voilà sur l'Acropole. Comme nous avons fait du chemin ! S'il est permis de comparer de si petites choses avec des événements infiniment plus grands, Napoléon premier, le jour de son couronnement à Notre-Dame, ne s'est-il pas tourné vers l'un de ses

frères, je crois que c'était Joseph, l'aîné, en disant : que dirait monsieur notre père s'il pouvait être ici maintenant ? »

Et oui, qu'est-ce que pourrait dire Jacob de voir son fils là, au sommet de la ville qui est au sommet ?

« Et si nous nous demandons pourquoi nous nous étions gâché, dès Trieste, le plaisir d'aller à Athènes, nous touchons à la solution du petit problème. Il faut admettre qu'un sentiment de culpabilité reste attaché à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin. Il y a là depuis toujours quelque chose d'injuste et d'interdit. Cela s'explique par la critique de l'enfant à l'endroit de son père, par le mépris qui a remplacé l'ancienne surestimation infantile de sa personne. Tout se passe comme si le principal dans le succès était d'aller plus loin que le père, et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé. A ces motivations générales, s'ajoute dans notre cas, un facteur particulier. C'est que les thèmes d'Athènes et de l'Acropole contiennent en eux-mêmes une allusion à la supériorité des fils. Notre père avait été un négociant, il n'avait pas fait d'études secondaires. Athènes ne signifiait pas grand chose pour lui. Ainsi ce qui nous empêchait de jouir de notre voyage était un sentiment de piété. Maintenant, vous ne vous étonnerez plus que le souvenir de cet incident sur l'Acropole, (dit Freud à Romain Roland) revienne si souvent me hanter depuis que je suis vieux moi-même, que j'ai besoin d'indulgence et que je ne puis plus voyager »

Nous avons dix minutes pour essayer de tirer la leçon qu'il y a à tirer, indispensable, de cette affaire.

Je crois que l'accent que j'ai mis sur ces divers épisodes permet d'entendre en écho un certain nombre de concepts lacaniens sur lesquels je n'insiste pas, mais ce que je retiendrai principalement, c'est l'erreur initiale de Freud, et la façon heureuse dont dans sa pratique il s'en est tiré, et c'est bien ce qui nous concerne. Son horreur (lapsus, rire) son erreur initiale est de croire que la privation de la terre promise c'est qu'on en a été chassé, c'est qu'il a fallu y renoncer, qu'il a fallu l'abandonner. C'est quoi la terre promise ? Eh ! bien c'est la terre où comme je le faisais remarquer tout à l'heure, tout est à portée de main : le bon pain, le sexe, l'opulence, la reconnaissance par autrui. Et tout ça abandonné a pour conséquence le fait de se retrouver dans une réalité dont on est exclu, par laquelle on est marginalisé, où l'on n'est pas reconnu ou si l'on est reconnu c'est pour être invité à s'écarter ; et tout ça parce que justement, on n'appartient pas à ce lieu d'origine où cette réalité-là prend appui, qui lui donne ses références. Autrement dit, c'est parce qu'on n'est pas romain ou athénien, parce que ce sont des terres interdites, auxquelles on ne saurait appartenir sans du même coup manifester de l'impiété à l'endroit de son propre

père, et bien que l'on se trouve dans la situation médiocre, à laquelle du fait de cette privation, on est condamné. Il raconte tout ça dans un envoi à Romain Roland qui souligne de quelle façon il vient, justement, d'être reconnu comme étant un membre éminent de ce champ de la réalité où sa condition a toujours été marginale, et qui implique donc cette dépersonnalisation dont il fait état. C'est une erreur évidemment, fondatrice, fondamentale, mais la castration ne se résume pas à une privation qui serait liée à l'autorité hostile qui, abritant le réel, vous refuse l'accès au champ de la réalité. Mais néanmoins, c'est bien une terre interdite puisque de m'y rendre, de m'y installer, c'est la dépersonnalisation. C'est la question de savoir quel sera le regard de mon père là-dessus après tout. Est-ce que ça lui fera plaisir cette réussite ? ou est-ce qu'il ne la vivra pas également comme un parjure ?

C'est donc là une erreur majeure. Sauf qu'elle l'a conduit à ceci : c'est à dire dans sa pratique, dans sa cure, à venir prendre délibérément partie pour la résolution du transfert. Ce n'est pas à priori inscrit dans cette mise en place. La résolution du transfert, autrement dit la levée de cette charge de culpabilité à l'endroit d'un père singulier, pour apprécier l'universalité de la castration dont, de toute façon, chacun s'il reste sensé est l'objet. Et exposé, avec cette levée même, à son entière responsabilité. Est-ce qu'on aime tellement être responsable ? Est-ce qu'on ne préfère pas invoquer toutes les causes qui nous ont fait tordu comme nous le sommes, et qui nous ont amenés à ceci ou cela...

Mais Lacan, lui aussi, jouait tout le temps sur la responsabilité de chacun dans le drame singulier qui était le sien. Freud avait donc ce que j'ai appelé névrose pour faire un peu intrigue, il avait donc comme on le sait une phobie. Et d'ailleurs il le dit, que le jeune homme qui vient le voir avec son souvenir-écran, souffrait, dit-il, d'une légère phobie. Il avait aussi la phobie des trains. Ce qui ne l'empêchait pas, comme on le voit, de voyager. Et Freud explique cette phobie des trains par le fait que lorsqu'ils ont quitté cette Moravie natale pour connaître la pauvreté à Vienne, il se serait blessé. On ne sait pas dans quelles conditions ; il était petit, il devait avoir deux ans. Une blessure qui aurait beaucoup saigné, c'est le souvenir qu'il en garde et qui aurait été, quand même, fermée, suturée par un chirurgien. Ça devait être quand même quelque chose d'un peu sérieux.

Dans ce voyage, cette blessure, c'est toujours le destin, c'est toujours magique. Et puis, ce que dit Freud, bien qu'il ne le dise pas dans cet épisode, il le dit ailleurs, il aurait vu sa mère nue pendant ce voyage, de la même façon que dans ce souvenir-écran, la terre promise, ou plus tard Athènes, ou plus tard Rome, où l'on sait que pendant longtemps il n'a pas pu se rendre, et où il évoque à ce propos des histoires

qui viennent parfaitement confirmer ce que je vous raconte ; c'est à dire la façon dont il s'identifiait à Hannibal, ce guerrier sémite qui n'avait jamais pu rentrer dans Rome, qui n'avait jamais pu voir Rome ; et puis comme un lapsus entre Hamilcar et Hasdrubal, (in Psychopathologie de la vie quotidienne, Gallimard p354) un lapsus qui est en lui-même intéressant, peu importe tout ça.

Mais en tout cas, nous voyons que ce qui était sa phobie, c'est à dire une difficulté liée à l'instance de la reconnaissance paternelle, difficulté qui n'était pas détachable des conditions historiques de l'existence de sa famille. Comment pouvait-il se confier à Jacob ? Et comment pouvait-il le trahir en allant, au risque d'un changement de personnalité, partir du côté des illustres de la société ?

Et donc, ce qui nous importe, c'est que la solution qu'il a trouvée à cette impasse n'a pas été jungienne, autrement dit l'insertion d'une identité présente dans l'inconscient, d'une identité spécifique. C'est d'autant plus méritoire, et je vais terminer là dessus, c'est d'autant plus méritoire que, comme je le faisais remarquer hier soir pour répondre en particulier à Bernard (Van Der Mersch) qui voulait bien commenter l'ouvrage qu'avec Nazir (Hamad) nous avons publié sur l'immigration : lorsque vous êtes à l'étranger, vous n'avez pleinement le sentiment de votre identité **que** lorsque vous êtes à l'étranger. Mais cette identité, elle ne peut pas être confondue avec celle de votre individu qui lui, a son identité originelle, celle du voyageur qui est venu là. Et ce sentiment très fort d'identité que vous avez quand vous êtes à l'étranger, elle porte sur votre **sujet**. Là où vous étiez un sujet livré à la fantaisie de son fantasme. Par l'accident de cette migration, vous devenez un sujet, mais pas un sujet n'importe où, un sujet dans l'Autre. C'est à dire que brusquement, par cette opération, vous introduisez dans l'Autre, un « Un » identifié, un « Un » référent de votre identité subjective et venant en quelque sorte se substituer, fermer ce qu'il en était du sujet ouvert par le fantasme. Ce qui revient à dire que dans ce cas de figure, l'Autre se présente effectivement comme étant habité, le lieu de recel d'un « Un » fondateur de l'identité de ceux qui occupent ce lieu. De ceux, misérables, non reconnus, esclaves, serviteurs, femmes, mais référencés par un ancêtre, par un père fondateur ; avec pour conséquence dans le champ de l'analyse l'idée, la certitude, que ce qui vient de l'Autre, le message reçu de l'Autre, est le message salvateur de l'ancêtre jusqu'ici interdit, méconnu et refoulé. C'est effectivement comme ça que les premiers analystes regroupés autour de Freud l'ont pris. C'est ce contre quoi Lacan s'est constamment méfié pour des raisons de structure, c'est à dire de penser que la guérison elle était là, et qu'il y avait là le salut, dans le message authentifié, identifié cette fois, qui venait de l'Autre.

Je fais cette conclusion pour signaler le mérite de Freud de ne pas avoir cédé à ce qui était là le plus facile et il faut bien le dire, le plus vendable, le plus commercialisable. Vous avez la guérison en vous-même ! il suffit de déchiffrer correctement les messages qui vous viennent ! Et donc, ceci pour en venir au terme, et dire que si Freud effectivement a été guidé dans son élaboration par sa phobie, il lui a donné une conclusion dont on peut dire que par la reconnaissance du défaut constitutif essentiel que représente la castration, il a bien vu ce qui est la difficulté ; la difficulté c'est que justement, y a pas de « un » là, pour en être l'insigne. La seule chose qu'il y a, c'est aussi ce que je racontais à Bernard hier soir pour le remercier de sa contribution, ce qu'il y a d'universel, c'est la reconnaissance, à l'endroit de ce trou irréductible dans l'Autre, **d'un « Un » en tant que barré**. Et si chacun veut bien faire le petit effort supplémentaire, comme l'a fait Freud, de reconnaître cette barre et donc de ne pas se perdre dans ces fantaisies identitaires, eh ! bien, il n'est pas impossible que la psychanalyse ne soit pas davantage que simplement un sport ou un plaisir de salon.

Voilà donc ce que je souhaitais vous raconter sur la névrose de Freud. Elle est à l'origine de manifestations cliniques très répandues. Freud l'évoque au passage, ceux qui ne répondent au risque de réussite que par l'échec, c'est pas tellement décrit, et puis ça reste après tout un peu mystérieux, eh ! bien, c'est là. Et si vous le reconnaissez là, vous voyez que vous avez la matrice d'une clinique très fréquente, d'une clinique très répandue, et vous pouvez vérifier de quelle manière l'attachement à l'échec est un vœu tellement partagé. La question est de savoir si les psychanalystes participent ou non, de ce vœu.

Merci pour votre attention ; ça a semblé vous intéresser. Vous ne bougiez pas beaucoup. Est-ce qu'il vous reste un peu d'espace mental pour faire une remarque ?

BVDM : Un petit éclaircissement : pourquoi ce sentiment d'identité ne semblerait apparaître que quand je suis dans une position Autre ?

CM : Pas Autre ! étranger

BVDM : Mais alors, je ne suis pas reconnu comme, justement, je ne suis pas un membre du lieu quoi.

CM. : Absolument

BVDM : Pourquoi c'est dans cette situation-là que précisément, je vais avoir le sentiment de quoi ?

CM. : Bonne question à laquelle vous me donnez l'avantage d'une réponse agréable et facile. C'est parce qu'à ce moment là, moi dont l'identité peut me faire

problème, je suis identifié avec certitude, sans retrait possible, sans répit, sans recul, je ne peux pas me cacher. Je sais par celui dont je suis l'hôte, je sais pleinement. Alors là, les questions que je peux me poser sur ce qu'il en est de moi-même, elles sont... Et d'ailleurs, la parole qu'on va m'adresser ne va pas être celle d'un sujet, elle sera celle de quelqu'un dûment identifiée, connement identifiée. C'est comme ça. Voilà.

Julien Maucade : Un grand merci pour cette intervention que j'ai comparée à un entrelac, et ça m'a rappelé un souvenir d'un voyage en Inde où il avait un tapissier ; ça prenait deux ans pour faire un tapis. Et il pouvait, tout en faisant un paysage d'un côté, il faisait un autre de l'autre côté en même temps.

CM. Où est ce que ça se faisait ? réellement ?

JM. Oui, c'est à Agra, en Inde que j'ai vu ça.

CM. Un tapis biface.

JM. Oui, il faisait deux dessins différents en même temps. Donc ce nouage que j'ai entendu dans votre intervention soulève beaucoup de questions. Je me demandais si c'était pas, déjà, la relecture des Formations de l'inconscient que vous faisiez en même temps. Votre dernière intervention sur le « Un » dans l'Autre, est-ce que c'est pas la définition du fanatisme aussi ? Et puis, est-ce que l'erreur, parce que vous avez soulevé un point très fort concernant la terre promise, je poserai cette question : est-ce que la terre promise n'est pas aussi une métaphore ? et l'erreur serait de la prendre à la lettre, au réel.

C.M : Vous voulez que ce soit moi qui vous dise ça ? Il faut que je réfléchisse !...

En tout cas, votre histoire de tapis, elle est formidable. Elle est formidable surtout parce que ça vient d'un pays où la question du biface est une question nationale, n'est-ce pas ? Je veux dire où il y a un grand problème entre l'hindouisme et puis l'islamisme.

Bon. Je crois que j'ai été très bien. Et vous aussi.